

binet : une des « femmes de paille » de Dominelli attend un grand personnage pour une affaire de palmes académiques. 2^e cabinet : Robichon attend Mme Chaumontel, qui sera représentée par Betzy. 3^e cabinet : Maniquet attend Mme Robichon. Ajoutez à ceci : 1^o que Mme d'Aiguères vient surveiller son futur gendre Maniquet ; 2^o que Mme Chaumontel est venue, sur une dépêche de Robichon ; 3^o que le garçon de restaurant Adolphe retrouve dans Betzy son ex-femme, qui l'a lâché. Ces différents ingrédients, vaudevillesques, étant donnés, agitez la salade. Il y a, comme on dit, toutes les herbes de la saint-Jean. Les gens qui doivent se rencontrer ne se rencontrent pas ; ceux qui ne doivent pas se voir se trouvent nez à nez. Absences utiles, confusions de palefots, gâtes et baisers se trompant d'adresse, portes ouvertes et fermées à propos, ça n'arrête pas. Le mouvement est perpétuel. Je pense que le public pourra s'y divertir. Pour moi, assez blasé par ce travail d'algèbre appliqué à la folie, j'ai pris plaisir, surtout, à une esquisse de caractère ou tout au moins de type. C'est celui du garçon de café, Adolphe, mari trompé et mélancolique, qui compatit aux peines d'amour. Il est vrai que M. Boisselot est excellent dans le personnage. Pour le reste, cascades enragées, quiproquos redoublés, entrées et sorties multipliées, etc., etc., il m'a paru que tous ces fantoches s'agitaient dans le vide. J'avertis depuis longtemps — inutilement d'ailleurs — les vaudevillistes. Même pour les genres de spectacles les plus légers, la construction n'est pas tout. Il ne suffit pas de trouver trois ou quatre situations bizarres, trois ou quatre incidents pour les faire naître ou en sortir et de bâcler le reste, en y jetant le sel, plus ou moins gros, de quelques mots. Il faut, au théâtre, des scènes, jusque dans la farce ; et ces scènes, il faut prendre la peine de les faire. Le kaléidoscope, c'est un joli joujou pour cinq minutes. Mais combien l'esprit se lasse vite à ce mouvement sans répit, créant et défaisant des formes qui ne signifient rien pour lui.

Ceci dit, j'ajoute que tout finit bien, et que Chaumontel est décoré sans qu'il lui en coûte rien, et que Maniquet épouse Laure, ayant été réhabilité aux yeux de sa belle-mère, quoiqu'il se montre à elle fort ivre. Mais il paraît qu'il s'est « saoulé » par amour ! Que si on me demande mon avis sur la fortune de l'œuvre, je dirai que je n'en sais rien. Un public assez nouveau arrive à Paris, qui dans un sens ou un autre, peut apporter des surprises aux directeurs de théâtre, par sa complaisance ou son indifférence. Je ne me pique pas d'être prophète. Quant à mon opinion, je suis obligé, avec presque tous les vaudevilles nouveaux, de tomber dans la même redite. A moins d'heureuses et rares trouvailles, à moins d'un tour de main extraordinaire, le théâtre né de la manière compliquée d'Hennequin est assez usé, du moins quant à ses artifices de construction. L'anecdote, de moins en moins neuve, ne peut être rajeunie que par le soin et l'art apportés aux scènes, aux développements ayant quelque vérité de caractère, et à la fantaisie heureuse du dialogue. Celle-ci ne fait pas toujours défaut. Il y a de jolis mots. Il en est d'autres que je regrette. Je ne déteste pas la pointe de poivre, au théâtre comme en cuisine ; mais il ne faut pas que la dent rencontre le grain tout entier et trop gros. J'aime également peu cette manière de moderniser les vieilles situations, qui consiste à y jeter le nom d'un contemporain. Par exemple, ici, quand Adolphe ouvre à Maniquet un de ces cabinets de restaurants qui, par leur outillage complaisamment décrit, méritent un autre nom, il ajoute :

— C'est le cabinet de M. Waldeck. Je sais bien que la plaisanterie est innocente, le président du Conseil n'étant pas précisément célèbre par ses « Ohé ! Ohé ! ». Elle n'en est pas moins trop facile et de pauvre goût.

Les Femmes de paille sont fort bien jouées au Palais-Royal. J'ai dit ce que M. Boisselot avait mis d'heureuse finesse dans le personnage d'Adolphe. M. Raimond joue Maniquet, et il est égal à lui-même dans un rôle qu'il a joué cent fois. M. Gorby, qui prend un rang excellent dans les comiques de composition, joue excellemment Chaumontel, et M. Lamy a pris une belle revanche — avec Robichon — de sa dernière et malchanceuse création. Citons encore M. Hurteaux (Dominelli) et M. Chimène, un « chasseur » de restaurant, abruti de fatigue et vicieux d'aspect. Les rôles de femmes sont assez nombreux. Mlle Juliette Darcourt joue Madame d'Aiguères assez finement. Mlle Berthe Legrand est tout à fait bien dans son personnage de Madame Robichon, la vieille amoureuse : elle a, au plus haut point, ce mérite nécessaire en un tel théâtre et que notre argot désigne du mot d'abattage. Le rôle important de Betzy est confié à Mlle Marcelle Bordo, très jolie personne et comédienne agréable et originale. Enfin, Mlles Brésil, Aimée Samuel, Barrot et Auffray, dessinent d'aimables silhouettes et ont été les premières charmantes et la dernière pleine de rondeur dans un rôle de bonne dont il était inutile de faire une officier d'Académie, nourrice de M. Deschanel. Ceci sent trop son Montmartre.

Henry Fouquier.

LES CONCERTS

Voici la saison des concerts qui touche à sa fin. Elle n'a donné, au point de vue de la production nouvelle, que d'insuffisants résultats. Une seule grande œuvre fut tirée de l'ombre : la deuxième symphonie de M. Henri Rabaud, qui a mis en pleine lumière un compositeur de premier ordre. Quelques autres morceaux beaucoup plus brefs et de valeur très diverse ont été exécutés : *Andromède*, de Mlle Holmes ; la *Rapsodie sicilienne*, de M. Silver ; *Sur la mer lointaine*, de M. M. Léon Moreau, auxquels s'ajoutent trois ou quatre ouvrages pour piano et orchestre, entre autres le Concerto de M. Gédalge. Et c'est ici le cas de faire remarquer la place exagérée que les solistes prennent maintenant sur les affiches. Certaines séances de cet hiver furent presque entièrement consacrées aux virtuoses qui souvent jouèrent des pièces dénuées du moindre intérêt. Nous avons eu aussi, comme tous les ans, des chefs d'orchestre en représentation et comme tous les ans également, Richard Wagner obtint la part du lion. Je me permets de réclamer encore, pour

les jeunes musiciens français, le droit à la vie, à la lutte et à la victoire.

Avant-hier, vendredi saint, ainsi que l'exigeait la tradition, aucune œuvre inédite ne figurait aux programmes de nos concerts. J'en ai profité pour passer quelques instants dans les trois salles ouvertes à la dévotion des foules.

J'ai entendu d'abord, au Conservatoire, la première moitié du *Requiem* de Brahms dont j'aime infiniment les superbes chants de douleur, de résignation, de tristesse, de joie et de bonté, les fugues si expressives et si robustes. Mme Bréjean-Gravière, d'une voix ferme et pure, M. Anguez, non sans autorité, en interprétaient les soli. Mais cette noble partition est essentiellement chorale. M. Samuel-Rousseau l'a fait étudier avec un réel souci de son style, de ses proportions, de son humanité singulièrement frappante, de sa signification si hautement artistique. J'ai plaisir à l'en louer et à féliciter en même temps M. Taffanel de l'exécution instrumentale très précise qu'il a obtenue.

Puis je suis allé au Châtelet où M. Colonne donnait une audition du *Stabat Mater* de Pergolèse. Tout est éloquence dans cette œuvre émouvante qui marque l'apogée de la mélodie italienne vaincue, peu après qu'elle triompha de la sorte, par la symphonie allemande, et menée ensuite au carnage par les compositeurs de décadence. Tout y est douceur aussi, douceur, tendresse et ravissement, et, chose curieuse et touchante, la femme, si maltraitée dans la *Servante maîtresse*, la femme, dont souffrit tant le pauvre musicien, est ici, par une opposition frappante, adorée en la mère. Il est fâcheux que la partie grave n'ait pu être chantée par un véritable contralto — Mlle Pregi, prise à l'improviste, l'a lue avec adresse — et que la partie élevée ait été confiée au soprano inexpérimenté de Mlle Vera Eigena.

Enfin, j'ai achevé ma soirée au Cirque d'hiver, où j'ai assisté au foudroyant succès du troisième acte du *Crépuscule des Dieux*. Mme Lilli Lehmann et M. Siegfried Wagner m'avaient, par deux fois, empêché d'entendre cet acte. M. Chevillard s'y surpasse. Il est impossible d'imaginer une interprétation plus fidèle, plus compréhensive, plus méditée, plus chaleureuse que celle-là. J'ajoute que Mme Chrétien-Vaguet, en Brünnhilde, se montre tragédienne lyrique hors pair, que M. Engel dit en parfait artiste le rôle de Siegfried et que Mlle Lormont chante Woglinde de façon délicieuse et rare. Et maintenant, à la saison prochaine et que les six mois de silence servent à préparer de beaux programmes français.

Alfred Bruneau.

COURRIER DES THÉÂTRES

Spectacles de la semaine : Opéra, lundi, *Patrie* ; mercredi, *Faust* ; vendredi, *Patrie* ; samedi, *Salammbô*.

— Comédie-Française : lundi, samedi, *Diane de Lys* ; lundi, matinée à 4 h. 1/2, *Le Dépit amoureux*, *Œdipe roi* ; mardi, jeudi, *Le Demi-Monde* ; mercredi, *Ruy Blas* ; jeudi, matinée à 4 heures, *Mithridate*, *Le Testament de César Girodot* ; vendredi, *L'Aventurière*, *La Nuit d'octobre*, *L'Étincelle*.

— Opéra-Comique : lundi, mercredi, vendredi, *Louise* ; mardi, jeudi et samedi, *Le Juif polonais* ; lundi (matinée), *Carmen* ; mardi (matinée), *Cendrillon*.

— Odéon : tous les soirs, *Chaperon rouge*, *Ma bru* ; jeudi, en matinée, *Le Lion amoureux*, conférence, par M. Léo Claretie.

— Opéra populaire : Lundi, *Le Songe d'une nuit d'été* ; mardi, *Haydée* ; mercredi, *L'Ombre* (première représentation) et *Le Nouveau Seigneur du village* (première représentation) ; jeudi, *Les Dragons de Villars* ; vendredi, *L'Ombre*, *Le Nouveau Seigneur du village* ; samedi, *Le Maître de chapelle*, *Le Toréador*, *Le Sourds* ; dimanche, matinée : *Haydée* ; soirée : *L'Ombre*, *Le Nouveau Seigneur du village*.

— Au Théâtre lyrique de la République : lundi, en matinée, *Ruth*, *L'Enfance du Christ*, *la Prière du matin* ; le soir : *Si j'étais roi* ; mardi, en matinée : *Iphigénie en Tauride* ; le soir, *Martha* (rentrée de M. Leprestre et de Mlle Parentani) ; mercredi, *la Bohème* ; jeudi, *Iphigénie en Tauride* ; vendredi, *Martha* ; samedi, *Lucie de Lammermoor*, *Martin et Martine*.

Sur l'invitation du ministre des beaux-arts, M. Claretie a fait pavoiser et illuminer l'Odéon pour l'ouverture de l'Exposition. On a remonté le cartouche bleu peint par Jambon et portant l'inscription : *Comédie-Française, 1680-1900*, et on le redescendra du fronton du théâtre maintenant que les rampes de gaz sont éteintes.

M. de Curel revient de Lorraine vendredi pour assister aux répétitions des *Fossiles*. On répètera à la fois *Charlotte Corday* en scène, *Patrie* au foyer du public, et les *Fossiles* au foyer des artistes.

Beaucoup de nos lecteurs nous demandent : Jouera-t-on *Patrie* à l'Odéon ?

Nous avons déjà dit que l'auteur et l'administrateur ont reconnu que la scène du second Théâtre-Français n'offrait ni la profondeur ni les dégagements nécessaires pour les décors, qui sont déjà faits, et pour la figuration, qui sera nombreuse. Il y a quatre mètres de différence. L'escalier, maintenant bâti et le tableau de l'Hôtel de Ville arriveraient tout juste à l'endroit même du plateau de l'Odéon où les artistes descendent sur la scène. Et sous la voûte de cet escalier doivent faire irruption la troupe des Espagnols cernant les Flamands et un canon, meche allumée.

Il faudrait, en outre, tailler les décors achevés, pour les adapter, rapetissés, au cadre de l'Odéon, puis les agrandir pour les transporter à la Comédie. Devant ces nécessités et ces impossibilités, M. Sardou et M. Claretie ont remis la représentation de *Patrie* à la réouverture du théâtre de la rue Richelieu. Ce jour-là, la Comédie, comme hier, sera pavoisée. On y travaillera avec ardeur.

M. Victorien Sardou aura terminé sa mise en scène, à l'Odéon, lorsque la Comédie sera reconstruite et on n'aura plus à régler que les masses.

M. Claretie voulait, nous l'avons dit, donner *Marion Delorme* ; mais M. Paul Meurice a préféré attendre. Il souhaitait, en outre, pour Marion, Mlle Bartet, qui répète les *Fossiles* et qui, pendant l'Exposition, aura à jouer tout son répertoire, depuis *Antigone* jusqu'à *Francillon* ou *Denise*.

C'est précisément *Antigone*, de Vacquerie et Meurice, qu'elle jouera au lendemain des *Fossiles*, avec M. Mouhet-Sully, si admirable dans Créon. M. Léon, le chef d'orchestre du théâtre, s'occupe des chefs qui devront exécuter la musique de Saint-Saëns.

Mais si M. Meurice a réservé *Marion Delorme*, il a demandé à M. Claretie la reprise solennelle des *Burgraves* pour la date, qui sera brillamment célébrée, du centenaire de Victor Hugo.

Ce centenaire, c'est le 26 février 1902 qu'il sera fêté par l'inauguration du beau monument sculpté par Barrias et élevé place Victor-Hugo.

Le matin, le monument ; le soir, le drame.